

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 50

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas la māiti dè Paris et justameint po cein que te ne vaut pas tchai, te mè bottè, et ne vu pas chāi étriè venu po rein.

— Vāo-tu mè gari dè mon mau ?

— Oh ! mî què cein. Cein l'eimbétè d'étriè vilhio, mau fotu, pouet et d'étriè quazu ein route po lo pâys dâi derbons, eh bin ! mè vé tè férè duè proposechons et te choisetré eintrè lè duè. A tè lo soin dè bin chosi.

— Eh bin quiet ?

— D'aboo tè pu férè reveni à 30 ans ; mà te mou retré à 35 et tandi lo teimps que te vivetré, tè foudrà tè conduirè ein brava dzéin : férè servico à te vesins, bailli ài pourro, mettrè po la colletta dâi z'incurablio, ne pas robâ l'Etat ein fâseint ta déclarachon d'impoù, bailli po lè z'infirméri ; enfin quiet ! étriè charitablio. L'est prâo peindablio que cé séyè mè, lo diablio, que démandéyo cein ; mà cein mè plié dinsè.

Lo tsatellan fe la potta et dit : Finnameint 5 ans à vivrè ! n'est diéro ! Et po derè la vretà, n'és pas tant dè gout po férè cein que te mè dis, kâ n'âmo pas lè pourro.

— Eh bin, tè vé proposâ oquie d'autro que tè plierà mî. A quin adzo voudrâ-tou reveni ?

— A 40 ans.

— Eh bin va que sâi de. Te reveindré à 40 ans. Et nà pas, du cé momeint, veni vilhio dè 24 hâorès per dzo coumeint lè z'autrèz dzeins, te revindré dzouveno d'atant ti lè dzo et se, ein alleint dinsè à recoulon, te trâovè que cein ne va pas prâo rudo, te n'aré qu'a désirâ dè reveni à l'adzo que te voudré, et te saré satisfé su lo coup.

— Qosse mè va mî, repond lo tsatellan, et saréyo tot parâi d'obedzi dè férè lo charitablio ?

— Na, te faré cein que te voudré, et te n'as pas à tè geinâ po férè totès lè fregâitsè que tè farà plisi.

— Eh bin, cein mè va stu iadzo, baille-mè la conveinchon po que signéyo.

— Ao bin, repond lo diablio, n'ia pas fauta dè plionma, ni dè potet et ni dè partsemint, te n'as qu'à eimbrassâ mon pi; l'est tot cein qu'ein faut.

Lo Satan teind son pi, qu'êtai on pi dè bocan, coumeint vo sédè bin, et quand lo tsatellan l'eut tchaffâ su lè dou z'arpions, lo diablio fe 'na recâffâie que fe grulâ tota la traléson dâo tsaté et sè trovâ lavi. Lo tsatellan que sè cheint tot d'on coup loustiquo coumeint on djeino valet, châotè frou dâo lhi et sè retrâovè tot coumeint à 40 ans, avoué sa moustache et sa berbitche sein on pâi blianc, et vetu à la derrâaire mouda avoué dâi grantès bottès et dâi z'éperons.

(*La fin deçando que vint.*)

Un de nos abonnés nous fait part de ce curieux mécompte dont il a été l'autre jour la victime :

« Il avait plu à torrents toute la nuit, et il pleuvait encore. On avait fait des travaux dans la rue, tout près de chez moi, et les terres accumulées avaient retenu l'eau des égouts, qui inondait la chaussée. Une longue planche avait été placée provisoirement, dès le matin, pour traverser.

Obligé de sortir pour une affaire pressante, j'ouvris mon parapluie et je m'engageai sur ce pont im-

provisé. Je marchais avec prudence, un pied devant l'autre et les yeux baissés. Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds qui s'avançaient. Je levai le nez et je me trouvai face à face avec une vieille dame, qui se dirigeait vers le côté de la rue que je venais de quitter. Elle s'arrêta comme moi, et m'interrogeait de son méchant petit œil rond.

J'ai toujours eu la plus grande déférence pour les vieilles femmes, ma mère était si âgée quand je la perdis... Sans hésiter, je fis demi-tour pour céder le passage, et, perdant l'équilibre par un faux mouvement, je plongeai mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous connaissez ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale et insinuante, traversant vos bas, pour arriver, subtile, jusqu'à la moelle de vos os ?

J'étais tout entier sous cette désagréable impression. Mais, chevaleresque, content de moi, et même un peu fier de la galanterie dont j'avais fait preuve, je regardais la bonne dame qui, arrivée au bout de la planche, se retourna vers moi et, avec un regard indéfinissable, me murmura : « Grand nigaud ! »

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

V

Elle avait envie de s'en retourner ; mais c'était la note de la maison, il fallait la prendre comme elle était. Lucrece apparaissait, mal reposée, se plaignant de migraines, de pesanteurs de tête et déclarait qu'elle n'avait pas eu le temps de faire ses devoirs.

— Si vous ne travaillez pas davantage, vous ne saurez jamais rien, mademoiselle !

— Oh ! Ludovic non plus.

— Ludovic ?

— C'est mon mari, mon futur petit mari ; il fait sa troisième à Condorcet et nous avons valsé ensemble toute la nuit. Il est excellent valseur, mais pour autre chose il est encore plus cancre que moi.

Rien à dire, alors. L'institutrice ne disait rien. A elle toute seule, elle n'eût pu réformer les mœurs et le langage de la maison. Comme lui avait dit la mère elle-même, la petite baronne, un matin qu'elle se plaignait d'allures trop libres et de mots risqués de son élève :

— Oh ! ma fille, vous n'y pourrez rien, elle suit le mouvement.

Mlle d'Arcy savait désormais à quoi s'en tenir sur la baronne de Saint-Mégret, ou plutôt elle le supposait, s'imaginant qu'elle devait appartenir à cette catégorie de femmes non classées, qui ne sont ni de vraies grandes dames, ni de prudes bourgeois, ni des courtisanes, mais qui font partie de cette jolie galerie de mondaines indépendantes qui n'ont pour règle, dans leur conduite, que la fantaisie, le caprice ou les suggestions du hasard.

Il y avait, parfois, de violentes réactions, des regrets cuisants, une velléité de ralentir le char dans la carrière, de fermer les portes du temple où l'on s'amuse et d'arrêter la fête ; des ardeurs subites de repos et un sourd besoin d'apaisement. On ne tenait tant même à marier Lucrece que pour l'arracher à un milieu qui lui était funeste et dont l'inanité ne se faisait que trop sentir. Mais le vide de l'esprit, les pauvretés de l'intelligence, les tourments de l'ennui, un manque absolu de sens moral,